

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.
PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Bayas, rue J.-J. Rousseau, 2, e. chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du F. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 28 Août 1864.

Le 31 du mois de juillet, nous avons donné pour la fin de ce mois notre démission de rédacteur du *Journal de Monaco*.

Ce numéro est par conséquent le dernier que nous faisons.

Dans quelques jours nous aurons quitté la Principauté, et un long espace nous séparera de ce pays dont nous avons dit tant de bien, et où nous aurions désiré en faire autant que nous en avons dit. Mais, à quelque distance que nous nous trouvions, quelle que soit en outre la gravité des occupations qui nous attendent, nous n'oublierons jamais le bienveillant accueil que nous y avons reçu de la part de tout le monde. Nous conserverons surtout au fond de notre cœur un précieux souvenir des relations intimes que nous avons eues avec les personnes, qui nous ont plus particulièrement honoré de leur estime et de leur amitié. Aussi, en nous séparant d'elles, au lieu de leur adresser des adieux, en leur serrant la main, nous leur dirons: au revoir!

A. CHAMBON.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. le Prince Charles III est arrivé le 19 de ce mois au Château de Marchais.

S. E. le Baron Imberty, Gouverneur Général de la Principauté, était attendu le 25 dans cette résidence, venant de Paris, où il s'est rendu, après avoir pris les eaux de Vichy.

Par décret en date du 9 août courant, S. M. l'Empereur des Français a autorisé la commune de Marchais à accepter la somme de six mille francs qui lui a été donnée par S. A. S. le Prince de Monaco, pour la création d'un bureau de bienfaisance.

M. Cotelle, Président du Conseil de révision de la Principauté, vient d'être nommé Chevalier de l'Ordre Impérial de la Légion d'honneur.

S. M. l'Empereur Napoléon par un décret rendu à Vichy, le 5 de ce mois, a conféré à M. Thiercelin, Vice-Consul de France à Monaco, le titre de Consul honoraire.

Le casino a donné mardi une soirée musicale et chantante. C'est la première de la saison. Bien que cette soirée ait été improvisée, à une époque de l'année, où la fashion a déserté Nice et Monaco pour aller dans les stations thermales des Pyrénées ou sur les bords du Rhin, une foule élégante et distinguée remplissait les vastes salons de l'établissement.

Le programme du concert offrait du reste un attrait si séduisant qu'il eut été difficile aux amateurs de chant et de belle musique de résister à la tentation de venir y assister.

Voici le programme de ce concert :

- | | | |
|------------------|--|-------------------------|
| PREMIÈRE PARTIE. | | |
| 1 | <i>Si j'étais roi !</i> ouverture | ADAM. |
| 2 | Grand air de <i>I Capuletti ed i Montecchi</i> ,
chanté par M ^{me} Cottalorda-Furst | BELLINI. |
| 3 | Fantaisie sur des motifs du <i>Trovatore</i> ,
exécutée par M ^{lle} C. Mugnier | D. ALARD. |
| 4 | <i>Solo des Concerts du Conservatoire</i> ,
exécuté par M. Sianesi | VERROUST. |
| 5 | Fantaisie sur des motifs de <i>I Puritani</i> ,
exécutée par M. Borghini | PIATTI. |
| DEUXIÈME PARTIE. | | |
| 6 | <i>Traum bilder</i> , fantaisie allemande | LUMBYE. |
| 7 | <i>O Santissima Vergine !</i> { mélodies
<i>Allora ed oggi</i> | GORDIGIANI |
| 8 | Fantaisie sur des motifs de <i>la Fille du Régiment</i> , exécutée par M ^{lle} C. Mugnier | |
| 9 | { <i>Ne grandis pas</i> romances
{ <i>La dame patronesse</i> chantées
par M ^{lle} Servier | D. ALARD.
CLAPISSON. |
| 10 | <i>Airs de Danses Indiens</i> | *** |

Nous sommes trop habitué à applaudir les mélodieuses symphonies de l'orchestre du Casino pour insister aujourd'hui sur le mérite de son chef et des artistes qui le composent. Ceux qui vont se promener aux Spélugues savent comme nous qu'il est difficile de rencontrer un groupe de musiciens mieux choisis et mieux dirigés. La variété du repertoire dans lequel on puise chaque jour des morceaux nouveaux a excité si souvent l'admiration des plus habiles connaisseurs, qu'il n'y aura ni ingratitude ni injustice de notre part à l'oublier quelques instants pour laisser les honneurs de la soirée aux dames qui se sont fait entendre.

M^{me} Cottalorda-Furst, cantatrice de la cour royale de Saxe, n'est plus de la première jeunesse. Mais sa voix, savante comme une méthode, a conservé toute sa fraîcheur et toute sa plénitude. En l'entendant, sans la voir, on pourrait facilement se méprendre sur son âge et l'on croirait sans peine qu'elle est

encore à ce moment de la vie où les chanteurs jouissent de toute la force de leurs moyens. M^{me} Cottalorda-Furst scanda ce qu'elle chante avec une suavité admirable. Son timbre a une douceur qui attire, et à la manière dont elle ménage les ressources de sa voix, on devine qu'elle possède un de ces rares talents qui durent exciter autrefois chez un public connaisseur le plus vif enthousiasme.

M^{lle} Servier, jeune artiste du théâtre français de Nice, sut répandre sur l'auditoire une charmante hilarité. Elle est remplie de grâce et d'entrain. Sa voix est d'une extrême souplesse et l'on voit qu'elle a une grande habitude de la planche et du public. M^{lle} Servier est à son aise devant un auditoire comme dans son appartement. Sa pose a de l'élégance, son maintien a de la séduction; quand elle agite son bras ou sa main on est surpris de la justesse avec laquelle elle sait mettre son geste en harmonie avec ce qu'elle sent. Et ce n'est pas un rare mérite pour un artiste; car on en rencontre beaucoup, qui avec un mérite supérieur, se trouvent emprisonnés dans une gêne dont le public souffre souvent plus que l'artiste même. Puis, elle est jolie; et ses cheveux sont folichons. Peut-on désirer davantage ?

Quant à M^{lle} Mugnier, nous la connaissons déjà; dans un article sur la musique de chambre à Nice, nous avons eu déjà l'occasion de lui dire ce que nous pensions de son talent. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de lui répéter qu'elle est admirablement douée et qu'elle possède un art de manier l'archet que l'on ne rencontre pas chez bien des artistes dont le nom fait autorité. M^{lle} Mugnier est jeune, fort jeune, et nous ne doutons pas qu'un jour son nom ne prenne rang à côté de cette périade de noms des femmes distinguées que l'on applaudit, non point parce qu'elles sont jolies, mais parce que elles possèdent un mérite réel. Elle a été couverte d'applaudissements. Après avoir exécuté une *fantaisie sur des motifs de la fille du régiment*, par Alard, elle a été rappelée quatre fois. Cet enthousiasme du public dit encore mieux que nous ne saurions le faire ce que l'avenir lui réserve.

L'administration du Casino n'avait rien négligé pour donner à cette soirée le plus d'éclat possible. On avait illuminé la façade de cet établissement avec des verres de couleur. Mais malheureusement un vent assez violent, qui survint vers les neuf heures, nuisit beaucoup à l'effet que l'illumination aurait produit. Toutefois en gagnant le casino par la grande avenue qui descend de la route de Menton on jouissait d'un coup-d'œil ravissant.

Cette soirée peut être considérée comme d'un

heureux augure ; car il n'y a personne, qui séduit par la gracieuse hospitalité offerte par l'administration du casino, ne désire trouver l'occasion de répondre avec empressement à une nouvelle invitation.

A. CHAMBON.

La Banque de France vient de statuer, dans l'affaire des billets de banque qui, il y a quelque temps, comme nous l'avons rapporté, avaient servi de pâture à une chèvre. Cette administration, à la suite des recherches les plus minutieuses, est parvenue à reconstituer des billets pour une somme de six mille francs. L'infortuné propriétaire qui a failli être dépossédé de la somme entière par une dent meurtrière, en sera donc quitte pour une perte de 4,000 francs.

Un correspondant du *Messenger de Provence* adresse à ce journal de nouveaux détails, relatifs aux incendies qui ont désolé le Var ; ces détails complètent ceux déjà donnés par nous à nos lecteurs dans notre précédent numéro :

« Un de nos amis de Fréjus nous donne quelques détails sur l'incendie qui vient de ruiner pour longtemps les communes de Bagnols, du Puget, de Tanneron, et, dans des proportions moindres, celles de Fréjus, Callians, Montauroux et Mande Lieu.

« Le 12 courant, c'est-à-dire 24 heures après le commencement de l'incendie, nous écrivit-il, je me rendis sur un point où se joignent les territoires de trois de ces communes pour voir de plus près le sinistre, mais je fus obligé de me tenir éloigné des lieux incendiés pour ne pas me trouver au milieu des immenses colonnes de fumée que les vents projetaient à de très-grandes distances, sous peine d'être asphyxié.

« La commune de Bagnols a perdu 900 hectares de bois d'une valeur de huit à neuf cents mille francs. Celle de Tanneron a été maltraitée et l'on assure que plusieurs propriétaires, MM. Ollivier, Gaston, Marin et autres, ont perdu la plus grande partie de leurs forêts. Le Puget et Fréjus entamés plusieurs fois en 1864, ont ajouté de nouvelles pertes à celles qu'ils avaient déjà supportées. Les communes de Callians et Montauroux, au moyen de dispositions prises avant d'être atteintes, ont pu arrêter le feu lorsqu'il s'est présenté et prévenir ainsi d'autres pertes incalculables.

« Le feu a couru de l'O. à l'E. pendant 15 heures ; puis le vent passant subitement à l'E., il a pris une direction opposée et a détruit à son retour les parties qui avaient échappé à son premier passage. Enfin, le vent, ayant changé de direction une troisième fois, l'incendie s'est étendu du midi au nord, couvrant un espace de 50 kilomètres et offrant, même à une distance de plusieurs lieues, l'effrayante image d'un enfer général.

« Je ne sais pas, monsieur le rédacteur, si vous avez jamais assisté à de pareils spectacles, mais j'ai la certitude que vous auriez été comme nous, bien douloureusement impressionné.

« Je n'avais jamais rien vu de comparable aux tableaux désolants qui se produisaient dans cet océan de feu. Un pauvre cultivateur de Tanneron, le sieur Alary, a été enveloppé en faisant des efforts pour éteindre l'incendie à sa naissance. A ses cris déchirants des secours lui ont été portés, mais on l'a trouvé se tordant dans les flammes, horriblement défiguré, et il est mort le lendemain.

« On dit que toutes les puissances infernales se seraient autour de l'incendie pour le diriger selon leur caprice et leur génie destructeur, changeant les vents de direction, à mesure qu'il ne trouvait plus d'aliments sur un point, et le conduisant où il restait encore quelque chose à détruire.

« L'air que l'on respirait était brûlant. Des tourbillons de flammes et de fumée se dressaient en grondant pour s'abattre dans toutes les directions, embrasant par leurs retours les derniers vestiges de bois qui restaient dans les accidents de terrains.

« Le craquement des arbres qui tombaient avec fracas au milieu des figures hideuses de mille démons dont le ricanement infernal semblait défier le pouvoir humain ;

le sifflement des pommes de pins enflammées sillonnant l'espace comme des fusées ou des projectiles lancés par Lucifer pour provoquer l'incendie ; le pétilllement du menu bois imitant celui d'une fusillade lointaine ; les montagnes changées en volcans ; les blocs de rochers mêmes passés à l'état d'incandescence et devenus d'immenses charbons ardents ; enfin la présence de plusieurs centaines de malheureux qui s'épuisaient en vains efforts, dont les silhouettes noires apparaissaient par instant au travers des vagues de cette mer de feu, tout cela formait un spectacle effrayant, navrant, indescriptible !

« On était saisi de vertige, et les assistants, plusieurs jours après leur éloignement de ces lieux sinistres, avaient encore l'âme ouverte à la terreur.

A. DES TOURS.

Une solennité musicale exceptionnelle a lieu aujourd'hui à l'hippodrome du Château des fleurs, au bénéfice de la société de prévoyance et de secours mutuels des artistes musiciens de Marseille.

Un grand festival vocal et instrumental y est donné sous l'habile direction de M. Menas.

Les principaux orphéons et corps de musique de notre contrée, raconte le *Sémaphore*, auxquels, grâce à la bienveillance de l'autorité militaire viendront se joindre les excellentes musiques de nos régiments, formeront une phalange d'environ deux mille exécutants.

Le masses chorales et instrumentales, entendues d'abord séparément se réuniront ensuite dans un ensemble imposant.

Le *Messenger de Vaucluse* annonce que le comice de l'arrondissement d'Orange se tiendra extraordinairement, cette année, à Orange, le dimanche 11 septembre prochain, à neuf heures du matin, jour fixé par la commission de la Société impériale et centrale d'agriculture de Paris, pour l'érection de la statue que les agronomes de tous les pays élèvent à la mémoire de M. le comte Adrien de Gasparin, et que doit venir présider la commission centrale de Paris.

La Société d'agriculture, sciences et arts de l'arrondissement d'Orange, qui a été si souvent présidée et si longtemps encouragée par cet illustre agronome, s'est empressée de prêter son concours à cette solennité.

La Société d'agriculture de Vaucluse a voulu aussi prendre part à cette fête agricole, et dans ses délibérations des 16 juin et 4 juillet, elle a voté des fonds pour une commission chargée de la représenter au concours agricole d'Orange.

Un spectacle nouveau aura lieu le jour de l'inauguration de la statue de M. Adrien de Gasparin : la ville d'Orange ne se propose rien moins que de ressusciter au milieu des ruines de son théâtre antique les émotions de la scène romaine du temps des Plaute et de Térence. L'administration municipale a déjà, dit-on, fait des démarches pour amener à Orange des acteurs de premier ordre.

Un des membres de la commission organisatrice, muni des plans du théâtre antique, est allé à Lyon pour recruter les sujets les plus distingués. Il a obtenu l'adhésion des prima-dona tragédiennes ou cantatrices qui, uniquement pour amour de l'art, et surtout de l'art antique, ont consenti à venir faire briller leur talent sur un théâtre à la romaine. Mais elles ont imposé, à ce que suppose le *Messenger de Provence*, les conditions suivantes :

L'ancien velatium sera rétabli avec ses distillations d'eau de Cologne ou d'eau de rose. Le proscénium sera tapissé de moquettes de Turcoing, pour que le plancher, d'une dimension extraordinaire, ne fasse pas de bruit sous le pas des acteurs. Le proscénium ou le foyer sera hermétiquement fermé, pour que la poussière des ruines du monument ne ternisse pas les riches costumes apportés de la grande ville, et qui paraîtront ce jour-là. Pour le même motif, les gradins de l'hémicycle

seront soigneusement garnis de mousse ou de laine.

Les places seront distinguées et même étiquetées comme du temps des Romains. Derrière l'orchestre, composé des sommités artistiques de Lyon et du département, il y aura les vestales, c'est-à-dire les dames de distinction ; au gradin supérieur siégeront les chevaliers, c'est-à-dire les autorités locales et étrangères ; enfin, la bourgeoisie et le menu peuple circuleront au dernier étage, debout, quand ils voudront, ou assis sur sur des tronçons de pierre *ad libitum*. Dans une ouverture ménagée entre la scène et l'orchestre, et flanquée latéralement de bois imitant le jaspe et le porphyre, s'abaissera et disparaîtra la toile au moment de la représentation.

Nous recevons, dit le *Pays*, des nouvelles particulières de Tunis. Les négociations sont en bonne voie, et la paix est considérée comme assurée ; les agents anglais se sont enfin décidés, par suite d'ordres transmis de Londres dans ces derniers jours, à réunir leurs efforts à ceux des représentants de la France.

Dans un banquet qui a eu lieu à la Goulette et auquel assistaient les consuls généraux et les amiraux français, anglais et italien, on a porté un toast à l'entente de la France et de l'Angleterre.

Tout le monde est à peu près rassuré maintenant ; les émigrants commencent à rentrer à Tunis.

Nous empruntons à la correspondance parisienne d'un journal de province les réflexions suivantes :

Hé ! Lambert ! crient toute la journée, autour de moi, des milliers de voix, et la chronique qui n'est qu'un écho, se voit condamnée à répéter : *Hé ! Lambert !*

Ce cri absurde, idiot, stupide, insensé, niais, incompréhensible ; ce cri, né on ne sait où, répété on ne sait comment, aura l'avantage de nous donner une date caractéristique des fêtes du 15 août. On avait le vin de la comète ; on aura l'année de la fête, *Hé ! Lambert !*

Je ne ferai pas à ce cri l'honneur de m'occuper longtemps de lui. Mais je constate que ce n'est pas la première fois que Paris se livre à des accès de crétinisme et de folie. Il y a à peu près vingt ans, Paris, à propos de je ne sais quelle histoire de voleur, vit écrire sur tous ses murs : *Crédeville, voleur !* Partout, sur toutes les murailles, dans les rues, dans les carrefours, sur les places, le regard ne rencontrait plus qu'une seule inscription, en lettres de toute grandeur et de toute écriture : *Crédeville, voleur !* Les yeux subissaient le supplice qui écorche aujourd'hui nos oreilles.

J'ai vu, en pleine fête, lundi soir, des bandes gouguenardes armées d'une lanterne et cherchant minutieusement à terre et criant : *Nous cherchons Lambert !* — J'ai vu l'illumination d'un photographe qui avait un transparent éclairé sur lequel on lisait en lettres majuscules : *Lambert est ici !* — J'ai vu de mauvais plaisants arrêter sur le boulevard les hommes les plus respectables, et leur demander sérieusement, le chapeau à la main : *Avez-vous Lambert ?*

Passons sur ce quart d'heure de folie qui aura disparu demain, et abstenons-nous de jeter, pour si peu, l'anathème à la grande ville. Quel beau visage n'a pas eu un jour sa grimace ?

Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir trouver un grain d'esprit dans cet enfantillage du peuple *né malin*. L'abbé de Voisemont disait qu'il y avait des bêtises qu'un homme d'esprit achèterait bien cher, et c'est vrai. Malheureusement, on n'en dira pas autant de l'ineptie que la chronique me force de vous signaler aujourd'hui. Une fois n'est pas coutume.

On ne lira pas sans intérêt les lignes suivantes :

Il y a dix ans à peine, les journaux n'auraient pas osé rêver la moitié des abonnés qu'on regarde aujourd'hui comme une clientèle indispensable pour un succès. Le *National*, qui a exercé une si grande influence à la fin du règne de Louis-Philippe, n'était tiré qu'à quelques milliers d'exemplaires, et n'a jamais fait ses frais. Aujourd'hui, les journaux voient s'ouvrir devant

eux des mondes inconnus. Les lecteurs se lèvent par centaines de milliers, et l'ère de la grande publicité commence.

Cela est si vrai, que les spécialités s'en vont se multipliant tous les jours dans le journalisme. Il y a en ce moment des spécialités pour tous les goûts, pour tous les intérêts, pour tous les besoins, pour toutes les branches d'activité, pour toutes les fantaisies. Que dis-je, pour toutes les fantaisies? Il y en a même de burlesques.

Pour ne pas m'appesantir trop longtemps sur une question bien grave pour une chronique, et pour terminer par une anecdote plaisante, j'ajoute ici que le hasard m'a fait tomber sur le journal *le Cocher*. Voilà, n'est-il pas vrai, un journal qui ne peut manquer d'être bien conduit; il doit avoir pour rédacteur en chef un cocher de grande maison; pour rédiger les entrefilets, un cocher de maison bourgeoise; pour le feuilleton, un cocher de grande remise; pour les variétés, un cocher de fiacre, et pour les faits divers, un cocher d'omnibus.

J'ai trouvé le journal en montant dans une voiture de remise, et j'étais, ma foi, conduit par un confrère. Le cocher m'a assuré qu'il collaborait au *Cocher*.

— Mais vous ne devez pas avoir le temps d'écrire, lui dis-je?

— Oh! me répondit-il; je n'y donne que quelques coups de fouet de temps en temps. Tenez, j'ai là le titre d'une petite histoire que j'y raconterai.

Et il me montra un feuillet de papier sur lequel je lus :

Comme quoi une heure de voiture peut coûter 80 fr. et faire trois heureux.

Voici, en résumé, l'anecdote, qui vaut certainement toutes celles que publient les journaux qui ont la spécialité des nouvelles à la main.

C'était le jour où Vermouth gagnait, à Longchamps le grand prix de Paris de 100,000 fr. Dans le quartier des Italiens, un monsieur et une dame, mis avec la dernière élégance, sortent d'une porte cochère, échan- gent quelques mots sur le trottoir, se donnent une poignée et se séparent.

La dame monte dans un brillant coupé et prend le chemin de la Madeleine.

A peine est-elle partie, que le monsieur aborde un cocher et lui dit :

— Vous voyez cette voiture. Vous allez la suivre, et à six heures ici, venez me dire tout ce que vous aurez vu, et il y aura quarante francs pour vous. Voici un louis à-compte.

— Compris, bourgeois, vous serez content. A six heures, ici!

Le cocher part comme un trait, accoste la voiture de madame et fait signe d'arrêter.

Le coupé s'arrête, et le cocher se présente à la portière de madame, qui se montre toute surprise de cette démarche.

— Pardon, madame, dit le cocher; mais vous m'obligeriez bien de me dire tout de suite ce que je dois raconter à monsieur qui m'attend à six heures pour lui rapporter votre promenade.

La dame fut un instant toute interdite, mais elle se remit et dit :

— Je vais tout tranquillement voir les courses; mais vous êtes un brave homme, cocher, et je tiens à vous récompenser.

— Merci, madame; ce n'est pas de refus; j'ai à la maison trois mioches qui s'en ressentiront.

— Tenez, voici deux louis, et dites que j'ai assisté aux courses.

— Merci, madame, vous serez contente de moi.

— A six heures précises, le monsieur arrivait avec le cocher au rendez-vous convenu.

— Eh bien!

— Eh bien! j'ai assisté tout le temps aux courses avec madame.

— Allons! ce n'est pas ce que je voulais savoir. Voici votre louis. Adieu.

Le cocher encaisse son quatrième louis en se disant :

Madame est contente, monsieur est content, et moi je ne suis pas fâché.

Et voilà comme quoi une heure de voiture peut coûter 80 fr, et faire trois heureux à la fois.

VARIÉTÉS.

LE LOHENGRIN A BADE.

Les représentations purement allemandes, qui se donnent à Bade, ne ressemblent que fort peu aux représentations italiennes ou françaises.

C'est l'administration des jeux qui fait venir à grands frais les artistes de l'Opéra-Comique, ou du Théâtre-Lyrique, ou des Italiens de Paris; c'est elle qui demande aux compositeurs des œuvres nouvelles; c'est elle qui, si l'on donne *Rigoletto*, ou *la Comtesse Eva*, ou *Fra Diavolo*, dirige tout, surveille tout, fait toutes les invitations. Le théâtre allemand lui échappe complètement; elle prête la salle et ne s'occupe plus du reste, et c'est peut-être ce qui donne au théâtre de Bade, aux jours de représentations allemandes, une physionomie spéciale et caractéristique.

Tout se passe en famille. Vous cherchez un bureau de location, une *caisse*, comme l'on dit ici. La *caisse* n'est pas ouverte. Au dernier moment, quand vous venez prendre vos billets, on vous fait entrer dans un petit cabinet obscur, dont l'ameublement ne rappelle en rien l'élégant salon du secrétaire de l'administration. Une petite fille est là qui ne parle pas un mot de français, et vous apercevez sur la table un chiffon de papier où chacun inscrit au crayon le numéro de place qui lui convient. On paye, et l'on se retire sans apparence de coupon dans sa poche. Le chiffon de papier répond de tout.

A la porte, le soir, au lieu des huissiers élégants et empressés que vous rencontrez aux jours de gala italien ou français, vous apercevez une façon de bedeau qui s'appuie sur une énorme canne de tambour-major et qui se garderait bien de déranger par un geste, par un mouvement quelconque, la savante ordonnance de son costume cramoisi et la raide majesté de son tricorne. Vous passez; personne ne vous demande où vous allez et quels sont vos droits à la place que vous choisissez. Dans les entr'actes, pas de contrôle, pas de barrières, et, cependant, il faut bien le dire, dussé-je étonner tous les Prud'hommes de la réglementation et de la méthode, les choses se passent avec beaucoup d'ordre; on ne prend pas la place du voisin, on ne crie pas, on ne bouscule pas. Il est facile de voir que tous ces gens-là ne tiennent pas à ce qu'on les remarque; qu'ils sont fort satisfaits d'être au théâtre, et que, n'y étant pas venus pour *poser*, ils ne songent qu'à écouter comme il convient l'œuvre qui va être représentée devant eux.

J'ai déjà remarqué qu'en Allemagne les femmes sont reçues à l'orchestre. Je ne sais pas par quel reste de barbarie et d'esprit d'accaparement les grands théâtres de Paris s'obstinent encore aujourd'hui à repousser de l'orchestre la plus aimable moitié du genre humain. Ce prétendu respect des convenances est fort ridicule et donne à nos salles un aspect terne et maussade. Mais on a dit cela cent fois, et nous ne sommes pas près de faire autrement. Nous sommes routiniers et moutonniers jusqu'à la moelle.

J'ai assez franchement exposé dans la *Nation* mes idées sur la musique italienne et ma prédilection pour la musique allemande, pour que le lecteur devine avec quelle impatience j'attendais la représentation de *Lohengrin*, le plus célèbre des opéras de Wagner. Bien que j'eusse étudié la partition avec grand soin, je ne me doutais pas de ce que pouvait être l'effet scénique, et j'allais à cette représentation comme à une fête mémorable. J'ai hâte de dire que l'effet a dépassé tout ce que j'attendais. Je suis heureux d'ajouter que j'ai vu bien des Français et des Italiens, qui étaient entrés dans la salle sous le coup d'une prévention invétérée contre Wagner et sa musique, et qui en sont sortis dans un état d'émotion vraie, plus puissant que tous les préjugés de l'école, plus décisif que toutes les clabauderies de la critique.

Le sujet de *Lohengrin* est légendaire, comme d'ailleurs tous les sujets que Wagner a traités.

Nous sommes en plein moyen âge, et la scène se passe en Brabant. Frédéric de Telramund, comte de Brabant, a tué l'héritier présomptif du trône, le duc Gottfried, encore enfant. Sa femme Ortrud, une sorte de magicienne, l'a aidé dans ce crime. La sœur de Gottfried reste encore, et peut leur faire obstacle. Frédéric l'accuse hautement devant l'assemblée des seigneurs d'avoir assassiné son frère. Elsa, interrogée par le roi, repousse avec dignité l'horrible accusation. Mais la parole de Frédéric et d'Ortrud l'accable; Elsa mourra si nul ne prend sa défense et ne subit l'épreuve du jugement de Dieu.

En vain le héraut sonne l'appel; nul ne se présente. Tous ces braves tremblent devant Frédéric. « Sire, permettez que l'appel soit sonné une seconde fois, dit Elsa. » Et le héraut obéit à un signe du monarque. Même silence. Tout à coup, dans les profondeurs de l'horizon, apparaît comme un lumineux météore. La lumière approche, l'objet se dessine; c'est un cygne d'une blancheur éblouissante, qui emporte une nacelle dans les airs. La nacelle approche, approche encore. Un chevalier, couvert d'une armure étincelante la guide à travers l'espace. Il descend précipitamment des hauteurs du ciel bleu, et s'arrête à quelques pas du trône où Henri l'oiseleur rend en ce moment la justice. « Elsa est fausement accusée, dit le chevalier inconnu, et je suis venu pour la défendre. »

Elsa s'incline; elle a vu passer dans un rêve l'ombre de son sauveur. Frédéric tremble, Ortrud hésite. A ce moment, le chevalier s'approche d'Elsa. « Ecoute-moi bien, lui dit-il, je vais combattre pour toi, et Dieu permettra que je te sauve, mais à une condition pourtant: tu ne me demanderas jamais ni d'où je viens, ni qui je suis. C'est la fatale condition qui m'est imposée à moi-même. Ton salut est à ce prix. — Je ne veux rien savoir, dit Elsa, que ce qu'il te plaira de me dire. Je suis à toi, et tu peux disposer de celle qui te doit la vie et l'honneur. »

Le combat commence. Frédéric tombe. Un immense cri de joie s'échappe de la poitrine de la jeune fille, jusque là morne et anxieuse.

L'assemblée entière répète, dans une explosion formidable, ce cri de salut et de l'enthousiasme. Le rideau tombe sur le dernier mot d'Elsa triomphante: « O mon sauveur, je t'aime! »

Il fait nuit. Frédéric et Ortrud, excommuniés et couverts de haillons, sont assis sur la dernière marche du perron de l'église. Ils entendent en frémissant les chants d'allégresse qui éclatent encore dans l'intérieur du palais. Ortrud, la première, retrouve son énergie et son courage. « Tout n'est pas perdu, dit-elle. Cet homme est un imposteur, et il doit à quelque charme sa puissance invincible; il faut le blesser et le charme s'évanouira. Elsa peut nous aider; c'est moi qui jeterai le premier doute dans son âme, c'est à toi, Frédéric, d'achever l'entreprise; nous vaincrons. »

Une fenêtre s'ouvre discrètement. C'est Elsa qui vient demander à l'air de la nuit un peu de calme et d'apaisement après les terribles émotions de la journée. La voix d'Ortrud monte jusqu'à elle. Elsa descend pour consoler la maudite. L'enchanteresse se met à l'œuvre, elle rappelle à Elsa les mystérieuses paroles du chevalier: « Ne me demandez jamais ni qui je suis ni d'où je viens; » elle l'épouvante de ce mystère, elle lui montre dans son ouvrage un magicien vulgaire, un ennemi de Dieu. Elsa tremble, sa confiance s'est ébranlée, elle porte dans son sein le germe du doute qui les perdra, elle et son divin amant.

Le jour est venu. Tout se prépare pour une fête solennelle. Les orgues retentissent dans la cathédrale; la foule accourt sur les pas des fiancés. Au moment où le chevalier et Elsa vont entrer dans l'église, Frédéric s'approche de la jeune fille, et renouvelle les insinuations d'Ortrud. La voix de son fiancé la rappelle une fois encore aux joies qui l'attendent, et la cathédrale s'ouvre pour recevoir les nouveaux époux.

Enfin, ils sont seuls. La nuit est descendue lente et calme sur ces mystères ineffables. Ils sont seuls! Elsa

s'abandonne sans réserve aux délices inconnues qui la pénètrent. Son amant est à ses pieds, et l'entoure de ses muettes caresses.

Ils savourent pendant un temps les exquis douceurs de la solitude. Puis, une vague terreur s'empare d'Elsa; elle se rappelle les insinuations d'Ortrud, de Frédéric. Elle s'allarme, elle évite les caresses de son époux. Il suit le désordre qui se fait dans cette âme, il s'efforce de détourner d'elle les angoisses d'une curiosité fatale. Elsa court au précipice; elle a oublié les recommandations de son chevalier au moment du combat. Elle veut tout savoir, son nom, son pays, le secret de sa puissance. A ce moment, Frédéric entre dans la chambre nuptiale avec quatre assassins. Le divin chevalier n'a que le temps de ramasser son épée; il se précipite sur le comte et l'étend mort à ses pieds. Les assassins fuient.

C'en est fait du bonheur des deux époux. Le chevalier va parler enfin, mais pour faire ses adieux à la terre.

Le roi, la cour, le peuple se réunissent comme au premier acte pour écouter les révélations de l'inconnu. On apporte solennellement le corps de Frédéric. L'époux d'Elsa, calme, résigné, cachant à tous la douleur qui le dévore, salue le roi, et prenant la parole: Je suis Lohengrin, dit-il, le chevalier du Saint-Graal. Mon père est Parceval, et Dieu m'avait envoyé sur terre pour sauver Elsa, faussement accusée.

A ce nom du Saint-Graal, — la célèbre montagne où des chevaliers divins gardaient la précieuse coupe de Joseph d'Arimathie, pleine du sang du Sauveur, — tous tombent à genoux. Lohengrin! Parceval! des chevaliers de Dieu, presque des anges! Une terreur religieuse pèse sur toute cette foule. Elsa se cache la tête dans ses mains. Elle se repent de ne pas avoir eu foi. « Il nous est interdit de dire qui nous sommes et d'où nous venons, ajoute Lohengrin. Elsa, ma bien aimée, pourquoi ne m'as-tu pas écouté? Pourquoi ne m'as-tu pas cru? Pourquoi as-tu prêté l'oreille aux calomnies d'une femme envieuse? Tu nous as perdu tous deux. La terre n'existe plus pour moi. Je retourne au séjour de la lumière et de la paix! Et il part. Elsa essaye en vain de retenir son chevalier. La nacelle est revenue traînée par le cygne fidèle. Lohengrin monte dans la nacelle, et disparaît bientôt dans la pourpre des nuées.

Prise dans son ensemble, cette légende aurait peu de chances de plaire à notre public parisien si incrédule et si frondeur. Nous n'avons guère entendu parler du Saint-Graal; nous ne connaissons que de fort loin Parceval, et Lohengrin nous est totalement inconnu. Chez les Allemands, cette légende court les rues, et ils connaissent les héros du Saint-Graal comme nous Charlemagne et ses pairs. Mais, ce qui nous frapperait assurément

comme les Allemands, ce sont les situations dramatiques qui se présentent à chaque instant dans le cours de l'ouvrage. La morne désolation d'Elsa, abandonnée de tous au premier acte, l'arrivée de Lohengrin dans sa miraculeuse nacelle, l'explosion de joie qui suit sa victoire, produiraient sur toutes les scènes du monde un égal effet. Cette opposition de l'abaissement de Frédéric et d'Ortrud, promenant par les ténèbres la malédiction qui pèse sur eux avec la joie virginale d'Elsa, sauvée par le chevalier inconnu, toucherait les âmes les plus rebelles, et les derniers adieux de Lohengrin retournant à la montagne sacrée seraient également compris partout. Il ne s'agit ici ni d'école ni de parti pris, mais d'un pathétique qui est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les pays.

C'est par là que l'œuvre de Wagner est si profondément humaine. Weber, l'illustre maître auquel Wagner se plaît à rendre un respectueux hommage, et sur les pas duquel il se fait gloire d'avoir marché, sortait rarement du fantastique pour entrer dans le réel. Wagner, avant tout, plonge dans la vie, et s'il se sert de la légende, d'une légende connue et familière au public, c'est afin de frapper plus sûrement et plus vite, afin de s'ouvrir plus violemment les portes de la passion et de la vie.

A. DE GASPERINI.

M. le comte de Montalivet, ancien ministre du roi Louis-Philippe, vient de faire paraître à la librairie Michel Lévy, un volume ayant pour titre: *Rien! — Dix-huit années de gouvernement parlementaire*. Ce livre, qui est une sorte de mémorial politique, répond à des griefs récemment formulés au sein du corps législatif contre la royauté de juillet, et le caractère de son auteur, aussi bien que la nature des questions qui y ont traitées, le recommande à l'attention de tous les esprits impartiaux.

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 20 au 26 Août 1864.

NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Bernard, en lest
 ARLES. b. *Grand combe*, c. Lilemar, houille.
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Bernard, en lest
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 CANNES. b. *Rose Emilie*, c. Dozol, plâtre
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Bernard, en lest
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, m. d.
 VINTIMILLE. b. *Vintimille*, c. Pisan, id.
 ID. b. *Solferino*, c. Sibono, planches
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Bernard, en lest

NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 ID. b. *Miséricorde*, c. Viale, m. d.
 ID. b. *St-Jean*, c. Sibono, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 TOULON. b. *Acqua santa*, c. Colombo, m. d.
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 ID. b. *Var*, c. Pourcella, m. d.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest

Départs du 20 au 26 Août 1864

NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Bernard, en lest
 GÈNES. b. *Grand combe*, c. Lilemar, houille
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Bernard, en lest
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 CANNES. b. *Rose Emilie*, c. Dozol, id.
 NICE. b. v. *Bull-Dog*, c. Bernard, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 ID. b. *Vintimille*, c. Pisan, id.
 ID. b. *Solferino*, c. Sibono, id.
 ID. b. v. *Bull-Dog*, c. Bernard, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 ID. b. *St-Jean*, c. Sibono, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.
 SAVONE. b. *Acqua santa*, c. Colombo, m. d.
 NICE. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, en lest
 ID. b. *Var*, c. Pourcella, id.
 ID. b. v. *Palmaria*, c. Imbert, id.

Bulletin Météorologique du 21 au 27 août 1864

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
21 août	24 »	27 »	29 5/10	beau	nul.
22 »	24 »	26 5/10	29 »	id.	id.
23 »	24 »	27 »	29 »	id.	id.
24 »	25 »	28 »	30 »	id.	vent
25 »	24 »	27 »	28 »	id.	id.
26 »	24 »	25 »	27 »	id.	id.
27 »	24 »	25 »	26 »	pluie	id.

VICHY REVUE DES EAUX.

MONITEUR DES EAUX MINÉRALES
 BAINS DE MER (STATIONS HIVERNALES). — Guide hebdomadaire du malade et du touriste. — Correspondance internationale. — Hydrologie. — Hydrothérapie. — Renseignements gratuits. — Abonnement: un an, 12 fr. S'adresser franco à M. B. CAMBARDI, à Vichy (Allier).

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT

A 8 heures du soir dans la salle de Bal.

MONACO 1864. — Imprimerie du Journal de Monaco.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS
 MELANOGENE
 De DICQUEMARE AINE, de BOIEN.
 Pour teindre à la minute en toutes nuances les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau et sans aucune odeur. Cette Teinture est SUPÉRIEURE A TOUTES CELLES EMPLOYÉES JUSQU'A CE JOUR.
 Prix: 6, 12 et 15 fr. — Fabrique à Rouen, rue St-Nicolas, 39. — A Paris, chez M. LEGRAND, parfumeur, 207, rue St-Honoré.

GRAND HOTEL DE PARIS
 Cet Hôtel, situé à proximité du Casino est organisé sur le modèle du GRAND HOTEL du boulevard des Capucines, à Paris, contient des appartements somptueux et confortables. C'est, sans contredit, l'un des premiers établissements de la Méditerranée. — Cuisine française. — Service à la carte.

Saison d'Été. **BAINS DE MER DE MONACO** Saison d'Été.
 1864. NOUVELLE SOCIÉTÉ. 1864.
 GRAND ET VASTE ÉTABLISSEMENT SITUÉ SUR LE PORT.
BAINS CHAUDS & BAINS FROIDS.

La maison des Bains, située sur le port, offre aux familles étrangères la cure la plus complète par l'HYDROTHERAPIE, à l'eau douce et à l'eau de mer. La température, toujours élevée et tiède à Monaco, est la même pendant l'hiver que celle de Paris dans le mois de juin et de juillet. Vaste et magnifique Casino, récemment élevé en face de la mer. MM. les étrangers y trouvent, pendant toute l'année, les distractions et les agréments des Bains d'Allemagne, tels que Hombourg, Ems et Baden-Baden. SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE, DE BILLARD ET DE BAL.



CONCERT CHAQUE JOUR, l'après-midi et le soir, dans la grande salle de bal. Hôtels, Villas et maisons meublées: prix modérés. — Station télégraphique. On se rend de PARIS à MONACO en 24 h.; — de LYON, en 15 h.; — de MARSEILLE, en 8 h., par le chemin de fer de la Méditerranée en passant par Nice. — Trajet de Nice à Monaco en 1 h., par un service permanent de bateaux à vapeur.

SERVICE RÉGULIER EN VOITURE: bureaux à Nice, boulevard du Pont-Neuf; à Monaco, place du Palais.